

Extrait de l'ouvrage  
de Monsieur P. Vasselte  
La Bataille  
au sud d'Amiens  
20 Mai - 8 Juin 1940

Dans le sous-secteur du centre, le 56<sup>e</sup> régiment d'infanterie fait du village de Dury le plus solide verrou de la route nationale n<sup>o</sup> 16. — Le 56<sup>e</sup> régiment d'infanterie<sup>1</sup>, commandé par le colonel Bourquin, a débarqué le 28 mai, au lever du jour à Saint-Just-en-Chaussée ; de là il a gagné en deux petites étapes, la région de Maignelay, Tricot, Rollot, au sud-est de Montdidier. Les hommes purent bénéficier d'un repos de deux jours.

Le 31 mai, au début de l'après-midi le régiment quitta la région de Maignelay, dans des autobus parisiens. Le trajet s'effectua en plein jour jusqu'à proximité des lignes. Après avoir traversé Montdidier où un grand nombre de maisons ont souffert du bombardement, le convoi automobile vint achever son parcours au nord d'Ailly-sur-Noye, près d'un bois où les hommes s'abritèrent jusqu'au soir. De cet endroit, ils assistèrent à un impressionnant combat d'avions. Plusieurs de nos bombardiers furent assaillis par un groupe plus nombreux de chasseurs ennemis ; quatre des nôtres furent abattus par eux.

À la tombée de la nuit, le 56<sup>e</sup> R. I. releva le 7<sup>e</sup> R. I. C. dans le sous-secteur compris entre la route nationale n<sup>o</sup> 16 incluse et la route Amiens-Montdidier par Saint-Fuscien et Ailly-sur-Noye, exclue. C'est la partie la plus importante du front de la division. La reconnaissance des positions avait été faite dans la journée par les officiers. Les villages de Dury, Rumigny, Hébecourt, Grattepanche et Saint-Saulieu sont en cours d'organisation pour former des points d'appui et cercles de feux susceptibles de résister même s'ils sont débordés par l'ennemi.

Le dispositif du 56<sup>e</sup> comporte deux bataillons, en 1<sup>er</sup> échelon. Le 1<sup>er</sup> bataillon, sous les ordres du capitaine Loison, va occuper la région du Petit-Cagny. La nuit venue, les compagnies se sont avancées à travers champs, en longeant les bois. Elles ont gagné leurs emplacements de combat. Les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> compagnies vont poursuivre l'organisation défensive du bois Renard-Payen et des plantations entre le Petit-Cagny et la cote 115. La 3<sup>e</sup> compagnie s'installe dans le bois au Sud-Ouest du Petit-Cagny. Les mitrailleuses, canons anti-chars et mortiers sont répartis entre les compagnies.

Sur la gauche, le 3<sup>e</sup> bataillon du commandant Clave doit tenir Dury et la cote 115. C'est la 10<sup>e</sup> compagnie renforcée d'une section de la 9<sup>e</sup> qui va à Dury, mais bientôt les ordres sont modifiés : deux compagnies

la 10<sup>e</sup>, et la 9<sup>e</sup> en totalité., occuperont le village et le commandement de ce centre de résistance est confié au capitaine Canet, avec mission d'en faire l'un des piliers de notre système défensif, car, placé sur l'arête du plateau, et traversé par la route nationale n<sup>o</sup> 16, ce gros village est aussi le point de convergence des voies transversales venant de Saleux et Saint-Fuscien ; il doit être tenu solidement.

Le lieutenant Faton qui commande la 10<sup>e</sup> compagnie, est chargé d'assurer la défense du petit bois et du groupe de villas situées à la sortie nord de Dury à gauche de la route nationale. Trois sections sont en premier échelon, l'une dans les jardins qui entourent les villas, deux autres dans le bois ; la quatrième section, celle de l'aspirant Calvet est en réserve dans le parc du château, derrière le mur de clôture qui borde le chemin de Saleux.

La 9<sup>e</sup> compagnie, sous les ordres du sous-lieutenant Courcenet, sera plus étalée. Elle prend à sa charge non seulement la défense du village à l'est de la route nationale, mais aussi celle de la cote 115. C'est la 1<sup>re</sup> section commandée par l'adjudant Maréchal qui est détachée à la cote 115 ; la 4<sup>e</sup> section occupe les grandes fermes qui s'élèvent à la sortie nord de Dury sur la droite de la route nationale, la 3<sup>e</sup> section est dans le parc du petit château Lepage surveillant la plaine vers l'Est et le Sud-Est ; quant à la 2<sup>e</sup> section, elle est maintenue en réserve à la sortie sud de Dury. En outre, une section du 29<sup>e</sup> R. I., celle du lieutenant Pithois, a été mise à la disposition du capitaine Canet ; elle est placée aux liaisons ouest du village, et assure la liaison avec le 29<sup>e</sup> R. I.

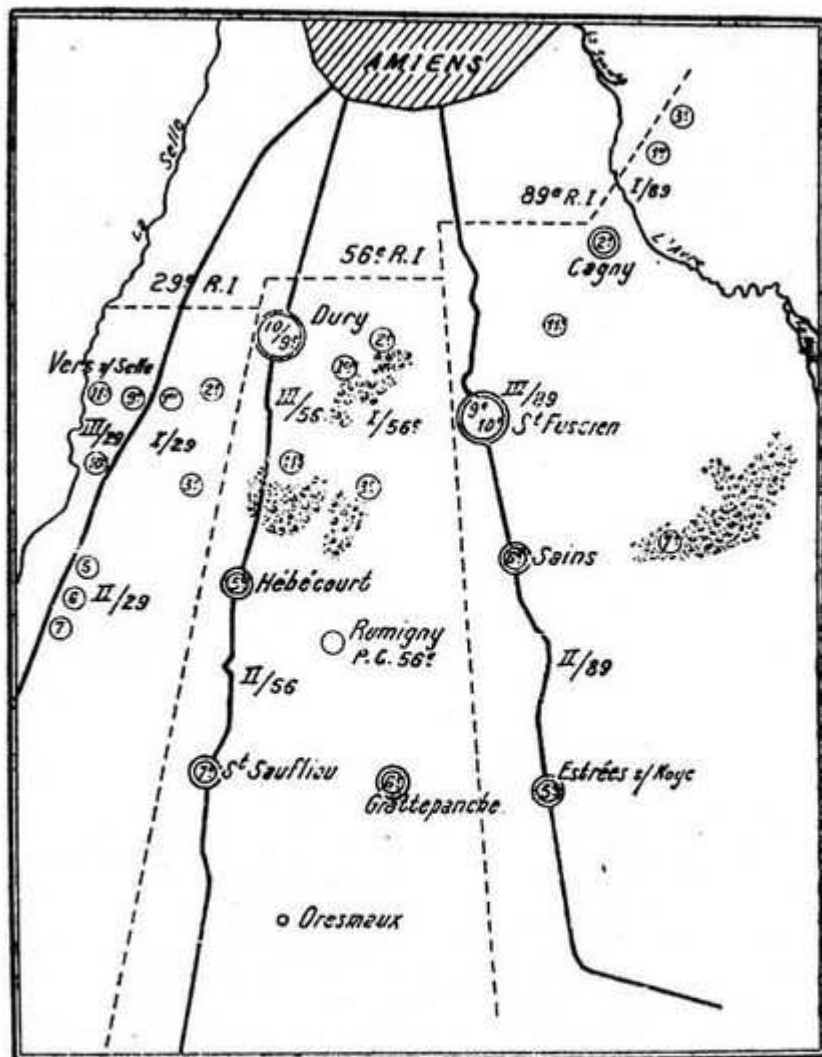
Quatre pièces anti-chars, deux sections de mitrailleuses et un groupe de mortiers complètent cette organisation défensive. Et cependant à la date du 2 juin, le lieutenant Courcenet note que la défense de Dury apparaît assez difficile à assurer avec d'aussi maigres effectifs. « Que de trous impossibles à voiler » ! Il déplore de n'avoir que deux canons anti-chars là où il en faudrait un dizaine. Dury est en effet entouré de jardins, de vergers, de petits bois ; le périmètre à défendre dépasse trois kilomètres, mais s'il importe de tenir énergiquement notre ligne avancée, il faut aussi respecter les prescriptions concernant l'échelonnement en profondeur, seul procédé qui semble susceptible de dissocier et peut-être de briser l'attaque des blindés ennemis. Aussi a-t-on placé au bois Impérial la 11<sup>e</sup> compagnie à proximité du P. C. du bataillon qui est installé à la colonie scolaire.

Au sud du bois Impérial, le 2<sup>e</sup> bataillon sous les ordres du commandant Mittler, a dispersé ses compagnies. La 5<sup>e</sup> est à Hébecourt, la 6<sup>e</sup> à Grattepanche, la 7<sup>e</sup> à Saint-Saulieu.

Le colonel Bourquin est à Rumigny, dans une grande ferme située à la sortie du village, sur le chemin qui conduit à Grattepanche. A Rumigny se trouve également le poste de secours régimentaire que le médecin capitaine Mettetal a installé dans la ferme du Vieux-Manoir.

1. Formé à Micon, le 56<sup>e</sup> R. I. a eu son contingent constitué par des Bretons, des Lyonnais et des Nivernais ; quelques hommes proviennent des départements du Nord ; tous sont des réservistes d'âge moyen. Les cadres, à part un petit noyau d'actifs, sont formés d'officiers originaires, pour la plupart, des mêmes régions que les hommes.

Dans le sous-secteur Est le 89<sup>e</sup> régiment d'infanterie est chargé de la défense de la route Amiens-Ailly-sur-Noye et des hauteurs qui dominent le confluent de l'Avre et de la Noye. — Le 89<sup>e</sup> commandé par le colonel



Dispositif de l'infanterie de la 16<sup>e</sup> D. I.

Baudelle est un régiment qui a un beau passé. C'est le Royal Suédois. Il ne faillira pas à ses traditions mais la mission qui lui incombe est particulièrement lourde. Il n'a pas seulement à interdire l'itinéraire Amiens-Ailly-sur-Noye, il doit aussi garder les grands plateaux vallonnés qui s'étendent à l'est de Saint-Fuscien et de Sains-en-Amiénois ; terrain

favorable à la progression des chars et aux larges mouvements tournants. Il est chargé aussi de la défense des villages de Cagny et de Longueau.

Pour faire face à toutes ces obligations, le vaillant régiment a dû étaler ses forces à l'extrême. Deux compagnies sont à Saint-Fuscien, la 9<sup>e</sup> et la 10<sup>e</sup> avec le commandant Tré-Hardy, la 11<sup>e</sup> occupe le terrain entre Saint-Fuscien et Cagny. A Estrées, secteur du 2<sup>e</sup> bataillon, le commandant Berger n'a qu'une compagnie, la 5<sup>e</sup> ; la 6<sup>e</sup> est à Sains ; la 7<sup>e</sup> occupe les bois autour des fermes du Cambos et du Bon Air. Quant au 1<sup>er</sup> bataillon, sa 2<sup>e</sup> compagnie est à Cagny, la 1<sup>re</sup> à Longueau, la 3<sup>e</sup> devant la Canardière entre le cimetière de Longueau et le cimetière britannique.

Mais parmi tous ces centres de résistance, il en est un qui importe surtout : c'est le village de Saint-Fuscien. Saint-Fuscien pour le 89<sup>e</sup>, c'est l'équivalent de Dury pour le 56<sup>e</sup>. C'est le pilier de la défense.

Placé au sommet du pli de terrain qui entaille profondément le plateau, en direction de la vallée de l'Avre, Saint-Fuscien domine face au Nord, toute la ligne avancée du sous-secteur. Le commandant Tré-Hardy, qui en assure la défense, s'y trouve avec deux compagnies et un bon soutien d'engins d'accompagnement.

La 9<sup>e</sup> compagnie sous les ordres du lieutenant Donzeau occupe toute la partie nord-est du village. Une section a été détachée à 1.200 mètres dans un point d'appui avancé, près du carrefour de la grand'route et du chemin du Petit-Cagny ; deux autres sections sont à l'extrémité nord-est de Saint-Fuscien et la quatrième à la lisière est.

Le lieutenant Renard, commandant de la 10<sup>e</sup> compagnie, a adopté un dispositif analogue : une section est à la sortie nord-ouest de Saint-Fuscien, au débouché de la route d'Amiens. Les trois autres sections sont aux lisières ouest du village. Presque toutes les sections sont renforcées soit d'un canon anti-chars ou d'un mortier de 81, soit d'une ou deux mitrailleuses.

Mais ce réseau de centres de résistance, ce quadrillage du terrain dans toute la profondeur de la position ne vaudra que si des tirs d'artillerie très denses battent les espaces laissés libres entre les villages fortifiés. Le commandement l'a compris ; il va s'efforcer d'apporter aux éléments d'infanterie dispersés dans les points d'appui, un sérieux soutien d'artillerie.

*Dispositif de l'artillerie.* — Aux trois groupes de 75 du 37<sup>e</sup> et aux deux groupes de 155 du 237<sup>e</sup>, éléments organiques de la 16<sup>e</sup> D. I., ont été adjoints des moyens supplémentaires : un groupe de 75 du 315<sup>e</sup> R. A., deux groupes de 75 du 306<sup>e</sup> R. A. et un groupement d'A. L. C. A. formé d'un groupe de 105 du 351<sup>e</sup> R. A. et deux groupes de 155 G. P. F. du 183<sup>e</sup> R. A.

Le dispositif de répartition des batteries adopté par le colonel René commandant l'artillerie de la 16<sup>e</sup> D. I., comporte un groupement d'appui

direct pour chacun des sous-secteurs, et un groupement d'action d'ensemble.

Le groupement du sous-secteur Ouest, sous les ordres du colonel Nassoy, du 37<sup>e</sup> R. A., comprend le 1<sup>er</sup> groupe du 37<sup>e</sup> R. I., le 3<sup>e</sup> groupe du 315<sup>e</sup>, la 14<sup>e</sup> batterie du 237<sup>e</sup>; ces batteries ont pris position dans la région Plachy-Buyon-Saint-Saulieu.

Le groupement du sous-secteur du centre, commandé par le colonel Broch du 306<sup>e</sup> R. A., est formé par le 3<sup>e</sup> groupe du 37<sup>e</sup> R. A. et le 1<sup>er</sup> groupe du 306<sup>e</sup>, placés l'un et l'autre en arrière du bois Impérial aux abords de Rumigny et de Grattepanche.

Le groupement du sous-secteur Est, est constitué par le 2<sup>e</sup> groupe du 37<sup>e</sup> R. A. et par le 2<sup>e</sup> groupe du 306<sup>e</sup>; il est commandé par le chef d'escadron Bouillar du 37<sup>e</sup>. Les batteries du 306<sup>e</sup> sont près de Sains-en-Amiénois, celles du 37<sup>e</sup> aux environs de la ferme du Bon-Air.

Le groupement d'action d'ensemble comprend 5 batteries du 237<sup>e</sup> R. A. sous les ordres du lieutenant-colonel Jard, commandant le 237<sup>e</sup> R. A. Elles ont pris position entre Sains et Estrées dans le ravin du bois Camon.

Le groupement d'artillerie lourde du corps d'armée est sous les ordres du colonel Visbecq du 183<sup>e</sup>, qui a placé les batteries de 105 du 2<sup>e</sup> groupe du 351<sup>e</sup> aux lisières de Rumigny, l'un des groupes de 155 du 183<sup>e</sup> près d'Oremaux, l'autre à l'est de Nampty.

Les munitions d'artillerie aux positions ne dépassent pas 2 unités de feu ou 2 unités 5, en plus du plein des coffres. C'est peu, car il faut prévoir que le ravitaillement en munitions sera très difficile si les engins blindés ennemis pénètrent dans les positions et circulent en arrière des batteries.

En outre, 14 canons de 75 prélevés sur les groupes, sont affectés spécialement à la défense contre les blindés. L'appui direct se trouve, de ce fait, diminué de la valeur de trois batteries et demie.

Tous les canons anti-chars de 25, 47 et 75, sont inclus dans les points d'appui tenus par l'infanterie; ils sont protégés par ses feux. Mais la 16<sup>e</sup> D. I. a un déficit de 20 canons de 25 par rapport à la dotation normale. Par contre, la batterie antichars organique a été renforcée par sept pièces provenant d'une batterie de la réserve générale.

C'est avec cet ensemble de moyens relativement limités que la 16<sup>e</sup> D. I. doit remplir la mission qui lui a été assignée; barrer la direction d'Amiens à Breteuil en interdisant à l'ennemi de déboucher; barrer la vallée de la Selle à la hauteur de Vers et Bacouel; interdire éventuellement le passage de la Selle de Plachy à Wailly inclus.

Il n'a pu être constitué malheureusement qu'une faible réserve avec le groupe de reconnaissance, le centre d'instruction divisionnaire, la compagnie de pionniers et deux compagnies de chars R. 35 armés de canons de 37 (1<sup>re</sup> et 13<sup>e</sup> compagnies).

*Pendant les premiers jours de juin, l'organisation défensive de la 16<sup>e</sup> D. I. se poursuit dans un calme relatif.* — Le temps est au beau fixe, soleil splendide, ciel bleu, cependant activité réduite de l'aviation ennemie. Aucun fait vraiment saillant à signaler, à la date du 1<sup>er</sup> juin, sauf un incident tragi-comique qui se produisit devant Dury. Dans les premières heures de la matinée, les hommes de garde aux avant-postes, virent arriver un étrange cortège. C'étaient les pensionnaires et le personnel de l'Asile d'aliénés que les Allemands renvoyaient dans nos lignes pour s'en débarasser. Ce cortège, d'environ 800 personnes, était précédé de M<sup>me</sup> Francis, médecin-chef de l'asile, portant un drapsu blanc. Après avoir contourné les barrages de mines, tout ce monde suivit la route nationale par Dury et Hébecourt et fut dirigé vers l'arrière. Il y avait les infirmiers, les malades et quelques personnes, notamment deux affectés spéciaux qu'on avait habillés comme les malades pour les faire profiter de l'occasion et leur permettre de quitter la zone occupée.

Ce fut, dans ce secteur, un instant de détente et de répit pour les hommes déjà en plein travail d'organisation du terrain. Partout en effet, nos fantassins, aidés de pionniers, poussent activement le renforcement des barricades, la pose des mines, l'aménagement des emplacements de combat. Les hommes creusent les trous individuels, réglementaires, étroits et profonds.

Le temps clair facilite le travail de nos observateurs. Du haut des arbres aménagés en observatoires, ils aperçoivent le va-et-vient des Allemands dans leurs positions avancées qui sont distantes des nôtres d'un kilomètre en moyenne. Elles passent par le cimetière de Dury, la cote 110, la crête des Charmilles et la cote 102 au nord de Saint-Fuscien.

Le 3 juin, notre artillerie devient plus active; les Allemands ripostent. Dès 9 heures du matin, Dury reçoit des obus de 105 et de 150. Vers la fin de l'après-midi, nouveau bombardement des alentours du village et de la route nationale. Nos canons tirent sur les sorties sud d'Amiens et l'Asile d'aliénés où un incendie se déclare. Nouvelle riposte des Allemands qui cherchent à atteindre nos batteries. Dans la nuit du 3 au 4 juin un obus abat le clocher de l'église de Dury.

Ces tirs d'artillerie sont peu meurtriers. Ils occasionnent néanmoins quelques pertes. Le 4 juin, le commandant Clave, venu inspecter l'organisation défensive, à la lisière nord de Dury, est blessé mortellement par un éclat d'obus. Le capitaine Rayneau, son adjoint, prend le commandement du bataillon.

Combien de temps se prolongera cette période de calme relatif. Il est difficile de le prévoir, mais il apparaît probable que le grand assaut de l'ennemi ne saurait tarder. L'embarquement à Dunkerque est terminé; les Allemands, libres de leurs mouvements, vont se retourner vers le Sud.

Le haut commandement français fait tous ses efforts pour hâter le renforcement de nos positions le long de la Somme. Le 30 mai, le groupe-

ment Altmayer est devenu la X<sup>e</sup> armée. Elle est formée des 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> corps d'armée. Son aile droite est en liaison avec la VII<sup>e</sup> armée, entre Corbie et Bray-sur-Somme. La ligne de démarcation entre les deux armées passe par Sully-le-Sec, Demuin, Villers-aux-Erables<sup>1</sup>. A l'Ouest, la X<sup>e</sup> armée s'étend jusqu'à la mer. La situation de son centre, entre Picquigny et Abbeville, et de son aile gauche devant et au-delà d'Abbeville, est encore précaire.

Des attaques menées, depuis le 28 mai, par les divisions du 9<sup>e</sup> corps ont refoulé les Allemands derrière la Somme, au prix d'un effort épuisant, fourni tout particulièrement par la 4<sup>e</sup> division cuirassée, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> divisions légères de cavalerie et la 51<sup>e</sup> division écossaise. A la date du 4 juin, le front entre Picquigny et Abbeville est à peine fixé ; l'organisation du terrain n'est qu'ébauchée, nos forces ont besoin d'être regroupées. La 5<sup>e</sup> D. I. C. doit relever la 3<sup>e</sup> D. I. C.

Par contre le 10<sup>e</sup> corps, à l'aile droite de la X<sup>e</sup> armée, tient dans des conditions satisfaisantes les positions-clés du sud de la Somme, devant Amiens. A droite de la 16<sup>e</sup> D. I. qui occupe le plateau de Dury, la 4<sup>e</sup> D. I. C. s'appuie solidement sur la position de Villers-Bretonneux, tandis que sur la gauche de la 16<sup>e</sup> D. I. entre la Selle et la Somme, la 13<sup>e</sup> D. I. s'organise défensivement dans la forêt d'Ailly.

Le haut-commandement français cherche aussi à rassembler les forces qui sont encore disponibles pour les faire intervenir derrière les divisions placées en 1<sup>er</sup> échelon<sup>2</sup>.

Le 2 juin, la 24<sup>e</sup> division d'infanterie arrive en renfort dans le secteur entre la Selle et la Noye. Commandée par le général Voirin, cette division était en réserve à Wingen-sur-Moder. Le 26 mai elle a fait mouvement pour venir dans la région de Clermont de l'Oise. Maintenu d'abord à la disposition du G. Q. G., elle passa presque aussitôt à la X<sup>e</sup> armée pour être utilisée en arrière de la 16<sup>e</sup> D. I., soit sur une deuxième position défensive, soit en contre-attaque. Le 2 juin, la 24<sup>e</sup> division s'établit sur l'axe transversal Conty-Ailly-sur-Noye. Il est question que son front s'étende jusqu'à Mormull.

Il apparaît bien évident qu'avec des effectifs relativement réduits, dispersés dans des centres de résistance où il n'existe que des organisations sommaires, mal approvisionnées en munitions, la défense des positions sera limitée dans le temps.

1. La 7<sup>e</sup> armée du Général Frère, dont le front s'étend de Sully-le-Sec à Courcy-le-Château, est formée à la date du 30 mai, de deux corps d'armées : le 1<sup>er</sup> corps (7<sup>e</sup> D. I. N. A., 19<sup>e</sup> D. I., 30<sup>e</sup> D. I.) et le 2<sup>e</sup> corps (3<sup>e</sup> D. I. I., 23<sup>e</sup> D. I., 87<sup>e</sup> D. I.).

2. Derrière les divisions de l'armée Frère, placées en première ligne, d'autres divisions sont maintenues en réserve : 7<sup>e</sup> D. I. C. à l'ouest de Noyon, 11<sup>e</sup> D. I. dans la région de Compiègne, 47<sup>e</sup> D. I. près de Roys, enfin la 2<sup>e</sup> division cuirassée aux environs de Montdidier, est en mesure de se porter, soit vers Amiens, soit vers Péronne. A l'arrière de la X<sup>e</sup> armée, le général Georges envisageait la constitution d'un groupement de 5 divisions (40<sup>e</sup> D. I., 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> D. I. C. et Armoured division britannique Evans.) Ce groupement placé sous le commandement du général Petiet devait se rassembler dans la région Amiens-Formerie, pour agir face à l'Est, dans le flanc d'un ennemi descendant vers le Sud.

Cependant à la 16<sup>e</sup> D. I., tous les combattants sont bien décidés à se conformer à l'ordre que le général Weygand a réitéré, lorsqu'il est venu à Essertaux, le 4 juin : « Tenir sur place. » Ils ont l'espoir qu'une contre-attaque menée par les unités en réserve, et particulièrement par l'unité blindée, viendra rétablir la situation. C'est avec résolution et confiance qu'ils s'apprentent à faire face aux événements.

Aussi, lorsque le soir du 4 juin, à la tombée de la nuit, de nombreux bruits de moteurs sont entendus en direction d'Amiens, la vigilance redouble sur le front de la 16<sup>e</sup> D. I., les cœurs battent à l'unisson, et dans le secteur du 56<sup>e</sup> dont nul n'ignore l'importance, chacun répète en soi-même pour la graver dans son esprit, la consigne que le colonel Bourquin a fait passer jusqu'aux postes les plus avancés :

« Ce petit coin de terre picarde, c'est un morceau de la Patrie ! Nous le défendrons jusqu'à épuisement ! »

## CHAPITRE II

## OFFENSIVE ALLEMANDE DU 5 JUIN

Bruits de moteurs, roulement des convois chenillés sur les routes, au loin en direction d'Amiens. Les comptes rendus provenant des observatoires et des postes avancés donnent tous des indications concordantes. Il ne semble plus douteux que l'attaque allemande soit imminente.

Instant mémorable pour les deux adversaires. Les Allemands ne s'en cachèrent pas : « Il n'était pas loin de minuit, racontera Christoph Von Imphoff, dans l'ouvrage qu'il consacra au récit de la campagne de France, du petit château qui nous servait de P. C., nous entendions le ronronnement incessant des moteurs. La faible clarté tombant du ciel étoilé laissait deviner le contour des colonnes qui avançaient tous feux éteints, non loin de nous, sur la route défoncée. A l'intérieur du P. C. les officiers attendaient l'ordre ultime et décisif... Durant les combats des Flandres, nous avions protégé le flanc en direction du Sud, stoppant sur des positions défensives, les tentatives continues de rupture des Français... Maintenant, nous allions pouvoir attaquer avec le maximum d'énergie là même où jusqu'alors nous étions sur la défensive. Une émission spéciale de la radio nous avait appris la fin de la bataille des Flandres et ses résultats fabuleux. Elle nous avait donné, quelques heures avant l'attaque, le nouveau mot d'ordre : combat jusqu'à l'anéantissement complet de l'adversaire ».

Peu après, Von Imphoff, dont la voiture est parvenue à se frayer un passage au milieu des colonnes motorisées, a gagné Amiens, et c'est du haut des tours de la cathédrale qu'il va assister à l'assaut des positions françaises. Il entrevoit dans la brume « le même sol qui, en 1918, décida de l'avenir... » et soudain se déchaine un roulement de tonnerre ininterrompu mêlé de sifflements et de grondements faisant trembler l'atmosphère. Des centaines de canons allemands s'illuminent des lueurs de départs. Les obus succédant aux obus passent en sifflant, en direction de l'ennemi. Dix minutes plus tard, une fusée s'élève, l'artillerie allemande allonge son tir pendant que les premiers fantassins avancent vers les lignes françaises, et Von Imphoff n'hésitera pas à déclarer dans la suite que si on lui demandait quel a été, pour lui, le fait le plus saillant de cette campagne, il répondrait : les premières heures du 5 juin 1940...

On le conçoit. Pour les deux adversaires, le moment est d'une importance exceptionnelle. L'attaque allemande est déclenchée depuis le massif de Saint-Gobain jusqu'à la mer, sur tout le front de la Somme. Réussira-t-elle ? Les Allemands sont très sûrs d'eux, mais renseignés par leur aviation et leur cinquième colonne, ils n'ignorent pas que le général Weygand tenant compte de l'expérience acquise depuis septembre 1939, a placé délibérément dans les villages et agglomérations, les éléments de défense ; par la fortification des hameaux, des fermes et des bois, il a créé un système défensif dont l'essai de rupture doit dissocier les troupes assaillantes et les conduire à l'épuisement total.

Il n'est pas surprenant que les Allemands aient abordé avec quelque appréhension cette « Weygand Linie » établie sur une profondeur qui dépasse souvent dix kilomètres. Du succès de l'attaque de cette position ou de son échec dépend l'issue de la guerre.

Au sud d'Amiens, le 5 juin 1940, les combats entrent dans leur troisième phase. Après les actions offensives de la 7<sup>e</sup> D. I. C., les 24 et 27 mai, c'est maintenant la bataille défensive attendue de pied ferme, sans forfanterie ni faiblesse, par la 16<sup>e</sup> D. I.

L'attaque allemande, débouchant d'Amiens, semblera revêtir tout d'abord un caractère classique : préparation d'artillerie courte mais intense, attaque des bataillons sur des axes parallèles avec appui de chars. En réalité, deux particularités vont donner à ces combats une physionomie nouvelle.

La première particularité, c'est l'emploi par les Allemands de chars en grand nombre ayant mission, comme en Pologne et en Belgique, non seulement d'accompagner l'infanterie, mais aussi et surtout de réaliser une percée pour jeter le trouble sur nos arrières dans la zone des batteries et des postes de commandement.

La deuxième particularité viendra de la formule de défensive essayée par l'armée française, le système des centres de résistance isolés, fortresses en miniature malheureusement trop hâtivement organisées, qui obligeront l'assaillant à livrer, pour s'en rendre maître, une série d'actions locales, indépendantes les unes des autres. Il en résultera des combats souvent confus et enchevêtrés où la tactique de l'infiltration prédominera. Ces combats sont difficiles à analyser. Il apparaît possible cependant d'en tracer une vue d'ensemble d'une façon un peu schématique, sans doute, mais proche néanmoins de la réalité, en décomposant l'attaque allemande du 5 juin 1940, au sud d'Amiens, en quatre phases principales : préparation d'artillerie, attaque de la position avancée, percée des chars, enfin actions locales contre les centres de résistance.

*Préparation d'artillerie.* — La nuit du 4 au 5 juin 1940 fut mouvementée dès les premières heures. Notre artillerie exécuta de nombreux tirs sur les sorties d'Amiens. Les Allemands ripostèrent, cherchant tout particulièrement à atteindre nos batteries.

A 3 heures du matin, sur la ligne avancée qui va de Vers-sur-Selle

à Longueueu, en passant par Dury, Saint-Fuscien et Cagny, nos troupes sont alertées et averties de la probabilité d'une attaque de parachutistes. Vers 3 h. 45, le tir de l'artillerie ennemie devient plus intense et prend une allure de préparation d'attaque.

« Nous sommes éveillés par le vacarme épouvantable des canons, raconte un combattant du 29<sup>e</sup> R. I. qui se trouve à Vers-sur-Selle, on se lève dans le demi-jour, on voit des formes qui s'agitent, chacun va à son poste... »

A Dury, dans le secteur du 56<sup>e</sup>, les obus tombent sur le village et aussi sur la région avoisinante, à l'Est, à l'Ouest et vers l'arrière. Cette action d'artillerie d'une grande ampleur indique nettement les intentions de l'ennemi.

Dans le secteur du Petit-Cagny, les positions tenues par le 1<sup>er</sup> bataillon du 56<sup>e</sup> subissent « un effroyable bombardement » par projectiles de tous calibres. Un combattant de 1914-18 s'écrie : « Cela ressemble à l'autre guerre sous les forts de Verdun. »

Pilonné par les 105 et les 150, Saint-Fuscien disparaît dans la fumée et Cagny à l'extrémité du secteur de la 16<sup>e</sup> D. I., reçoit également un grand nombre d'obus.

Les batteries allemandes, qui sont pour la plupart en position sur la rive nord de la Somme, derrière les faubourgs d'Amiens, allongent ensuite le tir. Des centaines de projectiles s'abattent sur Sains-en-Amiénois et Rumigny, et cherchent à atteindre les batteries, autour de ces villages. Les rafales de trois batteries ennemies, au moins, balayaient le terrain presque sans interruption, entre le bois Impérial et Rumigny, où le 2<sup>e</sup> groupe du 351<sup>e</sup> est en position. Ces tirs en bonne direction sont heureusement trop courts.

Cette intense préparation d'artillerie sera brève. Elle n'occasionnera que des pertes légères et ne fera pas de gros dégâts matériels. Les projectiles employés sont presque exclusivement des fusants ou des percutants instantanés qui éclatent au ras du sol. Les Allemands font aussi un large emploi d'obus fumigènes qui aveuglent nos observatoires.

Au lever du jour, le tir ennemi est réglé par avions et par un ballon captif protégé par trois chasseurs. A l'action de l'artillerie vient s'ajouter celle de l'aviation. Une trentaine de bombardiers lâchent leurs torpilles dans la zone arrière de la position, sur les points d'appui de Grattepanche, Oresmaux, Saint-Sauflieu, jusqu'aux abords de la route Conty-Ailly-sur-Noye. Le général Mordant, commandant le 16<sup>e</sup> D. I., dont le P. C. est à Essertaux, demande en vain l'intervention de la chasse amie.

Un peu après 4 heures, une accalmie se produit. Au fracas des canons succéda le crépitement des armes automatiques. C'était l'indice de l'arrivée de l'infanterie au contact de nos positions avancées.

*Attaque des positions avancées par les chars et l'infanterie allemande. — Sous-secteur Ouest (29<sup>e</sup> R. I.).* — L'ennemi fit porter son effort principal sur le plateau, au nord-est de Vers-sur-Selle, devant le front tenu par le

bataillon Vastra du 29<sup>e</sup> R. I. Nos positions, on se le rappelle, avaient été établies au nord du ravin qui, partant du Petit-Léon en direction Est-Ouest, va aboutir à la vallée de la Selle, près de la sortie nord de Vers. Deux petits bois en formaient les points d'appui, l'un près de Vers-sur-Selle, défendu par des éléments de la 11<sup>e</sup> compagnie, l'autre près du Petit-Léon (bois en T) où se sont solidement établies trois sections de la 9<sup>e</sup> compagnie renforcées par une section de mitrailleuses.

Dès le lever du jour, un combat acharné s'est engagé devant cette position. Une cinquantaine de chars de tonnage moyen se sont avancés vers nos lignes à travers d'épais nuages de fumée. Aucun indice ne leur a révélé l'existence du barrage de mines placé devant notre dispositif, la veille à 22 heures, grâce à l'activité du lieutenant commandant la section du 10<sup>e</sup> génie, aidé par les hommes du bataillon de Quercize ; six chars atoutent et brûlent sur place, deux autres réussissent à passer entre le bois de Vers et le bois en T où ils sont mis hors de combat par un canon de 25 de la C. A. 3. Un neuvième char qui s'est infiltré dans le ravin est stoppé, à 30 mètres, par le canon de 25 de la C. R. E.

L'ennemi a réussi, néanmoins, à pratiquer des brèches dans notre barrage anti-chars. Une vague d'engins blindés suivie d'infanterie attaque le bois en T. Ce bois, très perméable aux chars, est littéralement écrasé. Le capitaine Greffet, commandant la 9<sup>e</sup> compagnie, tombe mortellement atteint, à l'instant où, faisant lui-même le coup de feu, il s'efforçait d'envoyer l'assaut de l'ennemi. Le lieutenant Garnung est tué à ses côtés, le lieutenant Guillot grièvement blessé. Les trois sections de voltigeurs et la section de mitrailleuses subissent des pertes élevées et ne peuvent maintenir leur cohésion.

Cependant l'ennemi ne put exploiter son succès. Le chef de bataillon Vastra prescrivit au capitaine Bouchard, commandant la 10<sup>e</sup> compagnie, d'envoyer le lieutenant Deschaux sur la ligne de combat pour regrouper les éléments encore utilisables de la 9<sup>e</sup> compagnie. Le lieutenant Deschaux se porta en avant avec l'adjudant Taranne et sa section. Il s'acquitta parfaitement de sa mission et rétablit la liaison avec la 11<sup>e</sup> compagnie qui, sous les ordres du lieutenant Larnac, tenait solidement ses positions à Vers-sur-Selle.

Sur la droite, entre la route Beauvais-Amiens et Dury, le dispositif du 1<sup>er</sup> bataillon avait été attaqué, lui aussi, tout particulièrement à son aile gauche où la 1<sup>re</sup> compagnie, commandée par le lieutenant Blanc, perdit une section et eut une autre section très éprouvée par les chars, à la lisière des bois du Petit Léon. Mais notre défense anti-chars détruisit ou immobilisa une dizaine d'engins. En ce point avaient été placés les canons du lieutenant de Maigret, qui contribuèrent pour une grande part à l'échec ennemi<sup>1</sup>.

1. Le lieutenant de Maigret qui s'était avancé en première ligne dès le début de l'action s'était placé près de la pièce 1048 à droite de la grand'route. Il était accompagné de deux hommes porteurs d'un fusil-mitrailleur. Il fut tué presque aussitôt par un obus de char, ainsi que les deux hommes armés du fusil-mitrailleur et deux servants du canon.

Dès 10 heures du matin, la situation se stabilisa. Les Allemands renoncèrent à toute action offensive dans le sous-secteur Ouest. Par contre, sur la droite, depuis le lever du jour, le 56<sup>e</sup> soutient de durs combats qui se poursuivent avec violence.

*Sous-secteur du centre (56<sup>e</sup> R. I.).* — Dès 3 heures du matin, devant Dury, quelques chars ont tâté les points d'appui, sans insister; sans doute redoutaient-ils des organisations défensives particulièrement fortes aux abords de la route nationale n<sup>o</sup> 16.

1 Pour les éviter, ils tentèrent un mouvement tournant.

Vers 5 heures, cinq chars, passant à distance devant le front du 1<sup>er</sup> bataillon du 29<sup>e</sup>, ont cherché à couper la route nationale entre Dury et le bois Impérial. Ils surgirent devant un point d'appui où la 2<sup>e</sup> section de la 10<sup>e</sup> batterie anti-chars avait placé l'une de ses pièces de 47. Cependant, en apercevant les engins blindés, le lieutenant Borni qui commandait la section, eut des doutes sur leur identité. S'agissait-il bien d'engins allemands? Pour s'en assurer, il s'avança de 50 mètres, mais à cet instant, le capot de l'un de ces chars s'ouvrit et le chef de char qui était bien un Allemand lui cria: « Haut les mains, rendez-vous! » Aussitôt le lieutenant Borni, tel le chevalier d'Assas, commanda « Feu! » Deux détonations partirent simultanément l'une du char tuant le lieutenant Borni, l'autre de la pièce de 47 pulvérisant le char. Ainsi, sur-le-champ, le maréchal des logis Dock avait vengé son chef! Ce canon de 47 arrêta encore un autre char, un troisième s'en alla en entendant siffler les obus<sup>1</sup>.

A gauche de la route nationale, d'autres chars qui s'efforçaient de contourner Dury par l'Est, se heurtèrent à la deuxième pièce de la même section commandée par le maréchal-des-logis Bouley. Le premier engin qui se présenta défilait si près que le chef de pièce interdit de tirer de peur que le char, en restant sur place, ne masquât le champ de tir du canon. Passant plus au large, les cinq engins qui suivaient furent immobilisés; le sixième sauta sur une mine. A partir de ce moment, les chars ont obliqué vers l'Est pour éviter Dury, mais l'infanterie attaque avec violence la cote 115 et les lisières est et nord-ouest du village.

*Première tentative des Allemands contre Dury.* — Dès 4 h. 15, l'une des sections de la 9<sup>e</sup> compagnie du 56<sup>e</sup>, celle du lieutenant Gruère, qui se trouve aux lisières nord-est de Dury, a subi l'assaut de l'ennemi, mais le

de 25, deux autres servants furent blessés. A la pièce 1046, le chef Brevillon fut tué, le tireur ainsi, deux pourvoyeurs furent gravement blessés. Un servant, Dessauge, resta avec deux pourvoyeurs et un cycliste; il prit la place du tireur et mit encore neuf chars hors de combat. A 8 heures, le cycliste fut blessé, un pourvoyeur également; ils partirent tous deux vers le poste de secours. Le soir, à 9 heures, Dessauge menacé d'être encerclé par les chars rendit sa pièce inutilisable, et s'en alla en prenant sur son dos son camarade blessé. Le lendemain à l'aube, il revint chercher le corps du lieutenant de Maigret.

1. Quelques infiltrations d'engins blindés se produisirent peu après, jusqu'aux lisières ouest du bois Impérial. Le lieutenant Striffling qui commandait la 1<sup>re</sup> section de la 3<sup>e</sup> compagnie du 29<sup>e</sup> près de la corne sud-ouest du bois Impérial, fut blessé par une rafale de mitrailleuse tirée par un char dissimulé à la lisière du bois.

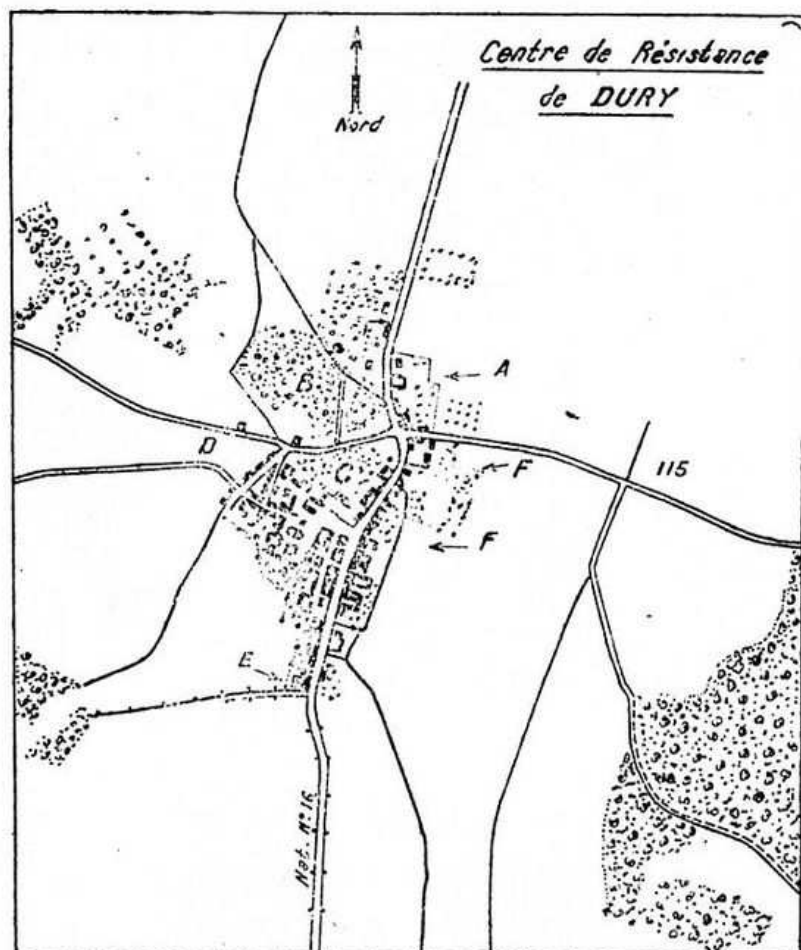
lieutenant Gruère et ses hommes ont eu le sang-froid de laisser approcher les Allemands et de n'ouvrir le feu qu'à trois cents mètres. Surpris par la violence de notre tir, l'ennemi a rebuffé en laissant de nombreux morts sur le terrain. Pourchassé par nos V. B. et les projectiles du mortier de 60, il ne fera plus aucune tentative de grande envergure, au cours de la matinée sur le front tenu par la 9<sup>e</sup> compagnie.

Son effort va porter à l'ouest de la route nationale où de 6 à 7 heures, la poussée s'accentue sur la 10<sup>e</sup> compagnie commandée par le lieutenant Faton. L'ennemi attaque le groupe des chalets à la sortie nord de Dury, et le petit bois du Crocq situé entre les chalets et le parc du château. Le choc est rude, car l'attaque est menée avec des effectifs importants. Les Allemands au coude à coude, en poussant des cris sauvages, s'efforcent à tout prix d'enlever la position. Dès le début de l'action, le lieutenant Faton qui combat à la tête de la 1<sup>re</sup> section, est blessé<sup>1</sup>. Le sergent-chef Tatu, son sous-officier adjoint, prend le commandement de la section. L'ennemi s'infiltré dans les jardins des chalets. Deux groupes de la section Tatu, celui de Bruneau et celui de Desseigne, bien retranchés derrière un mur, l'arrêtent et lui infligent des pertes sérieuses. Cependant les Allemands parviennent à passer entre la lisière des jardins et le bois du Crocq (Chemin des foulons). Ce mouvement est particulièrement dangereux pour la 1<sup>re</sup> section, qui risque d'être prise à revers. Le capitaine Canet, voulant éviter à tout prix l'encercllement des défenseurs des chalets, décide d'envoyer en renfort la 4<sup>e</sup> section de l'aspirant Calvet, maintenue jusque-là en réserve dans le parc du château.

Dès que l'aspirant Calvet et ses hommes se furent engagés dans le bois du Crocq, ils eurent la désagréable surprise d'y rencontrer des éléments ennemis isolés, perchés sur les arbres. Les voltigeurs ouvrirent le feu et les neutralisèrent. La progression fut ensuite assez facile. Les éléments de gauche de la section Calvet rejoignirent la troisième section de l'adjudant Le Roy, à la lisière nord du bois du Crocq, où régnait un calme relatif, mais les éléments de droite de la section Calvet en pénétrant dans le verger au sud des chalets, eurent à faire face à nouveau à des infiltrations ennemies. Là encore, des Allemands perchés dans les arbres, participèrent au combat et furent extrêmement difficiles à repérer. Un chef de groupe fut blessé. L'ennemi ne céda le terrain qu'après une demi-heure de lutte. Il recula en combattant. La section Calvet parvint à rejoindre, par bonds successifs, le sergent-chef Tatu et ses hommes qui luttèrent toujours courageusement. Grâce à l'intervention de la section Calvet, le danger de ce côté fut conjuré, l'encercllement fut évité, mais la situation devient alors critique à l'extrémité ouest du bois du Crocq où la 2<sup>e</sup> section du sous-lieutenant Bertrand est engagée dans un dur combat.

Attaquée à la grenade par un effectif adverse équivalent à celui d'une compagnie, la vaillante section est bientôt submergée et anéantie. Parmi

1. Le lieutenant Faton est mort des suites de ses blessures.

Dispositif des 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> Compagnies du 56<sup>e</sup> R. I.

9<sup>e</sup> Compagnie. — A : groupe des grandes fermes, section Gruère. — F : lisières est de Dury, section Marchant. — Cote 115 : section Maréchal. — En réserve au sud du village, section Badet.

10<sup>e</sup> Compagnie. — B : bois du Crocq, section Leroy et Bertrand. — Au nord, groupe des villas, section Tatu. — C : parc du château, section Calvet. — D : section Pithois du 29<sup>e</sup> R. I. — E : villa Charpentier, dernier réduit de la défense. (En 1916, 3<sup>e</sup> bureau du Q. G. du général Foch).

les morts, qui sont nombreux, figure le chef, qui a su s'imposer à tous, le sous-lieutenant Bertrand, jeune Saint-Cyrien de 19 ans, frappé d'une grenade en pleine poitrine.

Cet effort de l'ennemi sur la corne ouest du bois du Crocq eut pour conséquence d'entraîner la perte de la liaison entre la 10<sup>e</sup> compagnie du 56<sup>e</sup> et la section Pithois du 29<sup>e</sup>. Placée à la lisière ouest de Dury, en renfort des éléments du 56<sup>e</sup>, cette section avait subi des tirs d'armes automatiques dès le début de l'attaque ; elle avait enrayé une tentative de progression de l'ennemi et dispersé un rassemblement de chars par le tir d'un canon de 25 ; plusieurs engins avaient pris feu. A l'instant où l'ennemi la débordait sur sa droite, la section Pithois s'accroche toujours au terrain qu'elle a mission de défendre. A un camarade découragé qui parle de se retirer, le soldat Pauvelot qui fait le coup de feu un peu à l'écart de son groupe, répond avec fermeté : « Tant que j'aurai une cartouche, je resterai là »<sup>1</sup>.

Ainsi la lutte se poursuit. On se bat courageusement, des hommes sont tués, d'autres blessés. Malgré leur supériorité numérique, les Allemands ne parviennent pas à entamer nos positions. Leurs pertes sont lourdes. Vers 11 heures, ils renoncent à poursuivre leurs attaques, ils se replient progressivement en abandonnant leurs morts sur le terrain.

Ce repli de l'ennemi fut suivi d'un bombardement sur le village de Dury. Des obus tombent un peu partout. Ils atteignent le petit château Lepage dans la cave duquel des mitrailleurs de la C. A. 3 sont abrités. Malencontreusement des mines anti-chars ont été mises en réserve au rez-de-chaussée de cet immeuble ; sous le choc des obus, elles font explosion. La voûte de la cave s'effondre, des hommes sont tués sous les décombres, d'autres blessés. Ce n'est qu'au prix d'efforts considérables qu'on parvient à dégager les blessés.

Un grand calme succéda à ce bombardement. Le premier assaut des Allemands devant Dury a échoué.

*Combats des bois du Petit-Cagny (1<sup>er</sup> bataillon du 56<sup>e</sup>).* — A l'est de Dury, dans les bois qui avoient le Petit Cagny, le 1<sup>er</sup> bataillon du 56<sup>e</sup> a été engagé, lui aussi, dans une lutte sévère. La 2<sup>e</sup> compagnie, en flèche au nord du chemin de Dury à Saint-Fuscien, dans les plantations Duvette, a été vigoureusement prise à partie. Le sergent Vialatte a retracé dans ses notes personnelles la physionomie du combat et le caractère particulièrement brutal de l'action ennemie, dans ce secteur. « Vers 6 h. 45, branle-bas de combat, chaque homme prend son poste,

1. Notes et souvenirs du sergent-chef Verdier qui, pendant ce combat, jusqu'au moment où il fut grièvement blessé, seconda le lieutenant Pithois. Dès la fin de la matinée, cette section avait subi des pertes sérieuses : le sergent Gally, le caporal Gros, le soldat Bogucki étaient tués, les blessés étaient nombreux et tous les hommes s'étaient bien comportés, tout particulièrement les sergents Gaucher et Pannetier, le caporal-chef Rathier, les soldats Poillot, Champouillon, Moncharmant et le tireur Cottin qui, armé de son F. M., fit preuve d'un grand mépris du danger.

les morts, qui sont nombreux, figure le chef, qui a su s'imposer à tous, le sous-lieutenant Bertrand, jeune Saint-Cyrien de 19 ans, frappé d'une grenade en pleine poitrine.

Cet effort de l'ennemi sur la corne ouest du bois du Crocq eut pour conséquence d'entraîner la perte de la liaison entre la 10<sup>e</sup> compagnie du 56<sup>e</sup> et la section Pithois du 29<sup>e</sup>. Placée à la lisière ouest de Dury, en renfort des éléments du 56<sup>e</sup>, cette section avait subi des tirs d'armes automatiques dès le début de l'attaque ; elle avait enrayé une tentative de progression de l'ennemi et dispersé un rassemblement de chars par le tir d'un canon de 25 ; plusieurs engins avaient pris feu. A l'instant où l'ennemi la débordait sur sa droite, la section Pithois s'accroche toujours au terrain qu'elle a mission de défendre. A un camarade découragé qui parle de se retirer, le soldat Pauvelot qui fait le coup de feu un peu à l'écart de son groupe, répond avec fermeté : « Tant que j'aurai une cartouche, je resterai là »<sup>1</sup>.

Ainsi la lutte se poursuit. On se bat courageusement, des hommes sont tués, d'autres blessés. Malgré leur supériorité numérique, les Allemands ne parviennent pas à entamer nos positions. Leurs pertes sont lourdes. Vers 11 heures, ils renoncent à poursuivre leurs attaques, ils se replient progressivement en abandonnant leurs morts sur le terrain.

Ce repli de l'ennemi fut suivi d'un bombardement sur le village de Dury. Des obus tombent un peu partout. Ils atteignent le petit château Lepage dans la cave duquel des mitrailleurs de la C. A. 3 sont abrités. Malencontreusement des mines anti-chars ont été mises en réserve au rez-de-chaussée de cet immeuble ; sous le choc des obus, elles font explosion. La voûte de la cave s'effondre, des hommes sont tués sous les décombres, d'autres blessés. Ce n'est qu'au prix d'efforts considérables qu'on parvient à dégager les blessés.

Un grand calme succéda à ce bombardement. Le premier assaut des Allemands devant Dury a échoué.

*Combats des bois du Petit-Cagny (1<sup>er</sup> bataillon du 56<sup>e</sup>).* — A l'est de Dury, dans les bois qui avoient le Petit Cagny, le 1<sup>er</sup> bataillon du 56<sup>e</sup> a été engagé, lui aussi, dans une lutte sévère. La 2<sup>e</sup> compagnie, en flèche au nord du chemin de Dury à Saint-Fuscien, dans les plantations Duvette, a été vigoureusement prise à partie. Le sergent Vialatte a retracé dans ses notes personnelles la physionomie du combat et le caractère particulièrement brutal de l'action ennemie, dans ce secteur. « Vers 6 h. 45, branle-bas de combat, chaque homme prend son poste,

les chars débouchent de la lisière d'en face, chars légers mais en grand nombre, capot rabattu, chefs de chars en bras de chemise assis sur les tourelles. Je fais tirer sur les chars par le F. M. avec des balles perforantes, puis ne pouvant faire mieux, nous nous planquons au fond de nos trous pour laisser passer les chars, bien décidés à stopper l'infanterie qui sans doute va suivre. Les chars arrosent nos trous avec des obus de petit calibre et tuent une dizaine de nos hommes. A 7 h. 30, les fantassins allemands quittent leur base de départ et marchent à l'attaque de nos lignes. Nous faisons feu de toutes nos armes, en tuons et en blessons pas mal, mais surtout, nous les stoppons ».

Succès éphémère... Les chars ne se sentant pas suivis reviennent battre de leurs feux la lisière des petits bois qu'occupe la 2<sup>e</sup> compagnie du 56<sup>e</sup>. A nouveau les hommes se retroquettent le plus qu'il est possible au fond de leurs trous, mais l'effectif des sections s'effrite malgré tout ; il y a encore des tués et des blessés. Deux sections sont submergées par les chars et anéanties. Le commandant de la compagnie, le lieutenant Bœufgras est au nombre des blessés. Cependant, les deux sections les moins éprouvées ont pu maintenir la liaison avec la 1<sup>re</sup> compagnie du lieutenant Dastillung qui tient la partie ouest du bois Renard-Payen. Cette compagnie a stoppé sept chars qui venaient mitrailler les lisières, elle a cloué au sol l'infanterie allemande par le tir de ses mitrailleuses et de ses fusils-mitrailleurs, mais cette belle défense n'a été obtenue qu'au prix de pertes sensibles. Le sous-lieutenant Leroy, dont l'attitude a fait l'admiration de tous ses hommes, a été mortellement atteint, et peu à peu, l'ennemi débordait nos positions.

Dès 6 heures du matin, la 3<sup>e</sup> compagnie, établie dans les bois au sud du Petit-Cagny, a vu passer les premiers chars. La plupart se sont dirigés sur Sains sans s'attarder ; quelques-uns se sont embossés devant la lisière du bois tenue par la section du sous-lieutenant Guignard et l'un des engins ennemis a été mis hors de combat par un canon anti-chars du Petit-Cagny. Un homme de l'équipage a été fait prisonnier, mais bientôt la violence du combat s'est accrue, on entendit à proximité le bruit de la fusillade, et les éclatements des grenades. Le bombardement d'artillerie devint plus sévère et plus meurtrier ; cependant, malgré les pertes qu'il occasionne, la 3<sup>e</sup> compagnie tint ferme sur ses positions. Pendant que, sous les obus, le médecin auxiliaire Latrémolière et ses brancardiers portent secours aux blessés, le capitaine de Canson, commandant de la compagnie, « un vrai chef » selon l'expression de ses hommes, a pris toutes les dispositions utiles pour combler chaque vide creusé par la mort, pour trouver un remplaçant à chaque blessé. Tous les combattants sont à leur poste, c'est en vain que l'infanterie allemande s'efforcera de gagner du terrain ; toutes ses tentatives seront brisées par le tir des armes automatiques de la 3<sup>e</sup> compagnie, mais il n'est pas douteux que les Allemands cherchent la décision dans le secteur voisin tenu par le 89<sup>e</sup>. Dès le début de l'attaque, d'importantes colonnes de véhicules blindés ont été aperçues aux abords de Saint-Fuscien. Que s'est-il passé

1. Notes et souvenirs du sergent-chef Verdel qui, pendant ce combat, jusqu'au moment où il fut grièvement blessé, seconda le lieutenant Pithois. Dès la fin de la matinée, cette section avait subi des pertes sérieuses : le sergent Gally, le caporal Gros, le soldat Bogucki étaient tués, les blessés étaient nombreux et tous les hommes s'étaient bien comportés, tout particulièrement les sergents Gaucher et Panotier, le caporal-chef Rathier, les soldats Poillot, Champouillon, Moncharmant et le tireur Cortin qui, armé de son F. M., fit preuve d'un grand mépris du danger.

de ce côté? Une attaque analogue à celle que les Allemands ont lancée dans le sous-secteur ouest, et devant Dury, a été déclenchée mais avec des moyens plus puissants. C'est par centaines que les chars ont été comptés, et l'infanterie qui les suivait s'est lancée à l'assaut avec un mordant extraordinaire et un mépris total du danger. Elle a trouvé cependant à qui parler, car pendant toute la journée du 5 juin, les défenseurs de Saint-Fuscien vont tenir l'ennemi en échec.

*Sous-secteur Est (89<sup>e</sup> R. I.). Attaques allemandes sur Saint-Fuscien et Cagny.* — Lorsque la préparation d'artillerie eut pris fin, les points d'appui de l'extrémité nord de Saint-Fuscien signalèrent une attaque probable par chars. Dès 4 heures, de nombreux engins blindés étaient apparus sur la ligne de crête au sud d'Amiens. Trois quarts d'heure plus tard, le point d'appui du lieutenant Champy, à la sortie de Saint-Fuscien vers Amiens, était attaqué par les chars; il tint ferme.

A 5 heures, d'autres chars passèrent à l'ouest de Saint-Fuscien, à 400 mètres des points d'appui du sous-lieutenant Pradat et du sergent-chef Fabry. Pris à partie par le canon de 25 et le canon de 47 inclus dans ces points d'appui, un char fut touché et prit feu.

Peu après, les premiers fantassins allemands se présentèrent devant le point d'appui Caudron, poste avancé de la 9<sup>e</sup> compagnie, isolé à 1.200 mètres au nord de Saint-Fuscien. Cette attaque d'infanterie fut repoussée, mais une deuxième attaque appuyée par des chars anéantit complètement ce poste avancé.

Dès lors, l'assaut se déclina dans toute son ampleur. A 5 h. 45, les points d'appui des lieutenants de Sansal, Puissant et Champy, repoussèrent, avec de grosses pertes pour l'assaillant, d'importants contingents de chars et d'infanterie. Mais presque aussitôt, les chars revinrent à l'attaque et passèrent en rasant les lisières nord de Saint-Fuscien, sans doute avec l'espoir que les armes automatiques se révéleraient. Le canon de 25 du point d'appui Champy détruisit trois chars. Or, déjà, notre effort s'épuisait. Les points d'appui Champy et de Sansal demandaient munitions et brancardiers, et ce sera le dernier ravitaillement en munitions, car le dépôt du bataillon a distribué toutes ses réserves et ne sera plus réapprovisionné.

Après un vol effectué au-dessus du village, à basse altitude, par l'avion allemand d'observation, l'insupportable mouchard, une nouvelle attaque fut déclenchée vers 7 h. 45. Les soldats allemands avançaient par paquets denses, presque en rang. Nos F. M. et nos mitrailleuses tiraient dans la masse. On voyait des hommes tomber, mais leurs camarades ne changeaient pas leur allure, sans l'accélérer ni la ralentir, sans chercher à s'abriter, ils poursuivaient leur progression. Nos armes automatiques, vite repérées, étaient malheureusement détruites les unes après les autres, ce qui permit à l'ennemi de s'infiltrer entre nos points d'appui. Celui du lieutenant Puissant fut attaqué à revers et forcé. Le sergent Serand de la 9<sup>e</sup> compagnie vint en rendre compte au chef

de bataillon. En voulant rejoindre son unité, il fut fait prisonnier.

Les Allemands qui pénètrent dans le village apparaissent au tournant de la grand'route, à 50 mètres du P. C. du bataillon. Renouvelant une ruse de guerre déjà employée en 1914, ils se font précéder de soldats français qu'ils viennent de capturer.

Le commandant Tré-Hardy ordonne d'ouvrir le feu et fait manœuvrer dans le jardin autour de la maison où se trouve le P. C. de façon à éviter l'encerclement. Des incendies ravagent la partie nord de Saint-Fuscien où toute l'organisation défensive est réduite à néant. Au cours de combats héroïques, les lieutenants de Sansal et Champy ont été tués. Le lieutenant Puissant, grièvement blessé, est prisonnier. A l'ouest du village, les points d'appui Pradat et Muller sont attaqués à revers. La situation devient confuse.

Cependant, vers 10 heures, un regroupement a pu s'effectuer dans la partie sud de Saint-Fuscien, dont les Allemands occupent la partie nord. La ligne de démarcation passe par le château. Une centaine d'hommes sont réunis autour du P. C. du commandant Tré-Hardy. Le capitaine de Marolles et le sous-lieutenant Pradat, avec ce qui leur reste d'hommes, occupent la lisière des taillis à l'est de la route. Le sous-lieutenant Maurice est à l'ouest de la route. Le lieutenant Gautron et le lieutenant Grouzet, du génie, se sont placés à la sortie sud du village afin d'empêcher un mouvement tournant. Une demande de renfort est adressée au colonel. L'observateur d'artillerie est envoyé au P. C. du 237<sup>e</sup> pour obtenir un tir sur le château<sup>1</sup>. Ce tir sera exécuté. La liaison vers le Sud reste donc possible. Si des renforts parviennent, la situation du commandant Tré-Hardy et des combattants qui l'entourent peut s'améliorer car la progression de l'ennemi dans Saint-Fuscien paraît enrayée et il semble que vers l'Est, à l'extrémité du secteur tenu par la 16<sup>e</sup> D. I., rien d'irréversible ne se soit produit, bien que la 11<sup>e</sup> compagnie du 89<sup>e</sup>, sous les ordres du capitaine Bassompierre, s'y trouve engagée dans une action confuse.

Trois sections de cette compagnie, étirées sur un front de 1.500 mètres, sont placées un peu en arrière du chemin qui conduit de Saint-Fuscien à Cagny. Dès 5 heures du matin, une première vague d'une trentaine de chars est passée entre la section de gauche et le village de Saint-Fuscien. Nos 75 tirant à vue ont infligé des pertes à ces engins blindés. Trois d'entre eux ont pris feu, mais d'autres vagues de chars ont débouché et le tir de nos canons a faibli rapidement. Vers 10 heures, la fusillade crépite, l'infanterie ennemie aborde la position tenue par les sections de la 11<sup>e</sup> compagnie. Le combat est en cours.

A Cagny, les Allemands ont attaqué également. Dès 4 heures, ils se sont présentés devant la barricade fermant l'issue vers Boutillerie. Le

1. Le lieutenant Riboud, du 237<sup>e</sup>, effectua le trajet de Saint-Fuscien au bois Camon à bicyclette en suivant la grand'route, sans être inquiété par les chars ennemis. A la sortie de Seins, il attendit quelques instants pour laisser s'éloigner des engins blindés qui passaient à proximité.

tir d'une mitrailleuse placée en protection d'un canon de 25 de la section de l'aspirant Bocquillon, les obligea à se replier.

Après une nouvelle préparation d'artillerie, l'ennemi fit une deuxième tentative et réussit à s'approcher de l'épaule d'un fusil-mitrailleur, tuant un de nos hommes et en blessant un autre. Les voltigeurs de la 2<sup>e</sup> compagnie du 89<sup>e</sup>, commandée par le capitaine Bouzou, arrêterent rapidement cette attaque. Un tir des mortiers de 60, bien réglé par le sous-lieutenant Leclair, acheva la déroute de l'ennemi qui reflua en abandonnant ses morts sur le terrain.

Ainsi, sur l'ensemble de notre position avancée, partout les Allemands sont arrêtés. C'est un succès défensif incontestable qui permettrait d'envisager le développement de la bataille avec confiance si les blindés ennemis partant en flèche devant l'infanterie n'avaient réalisé une percée profonde à la droite de notre dispositif.

### CHAPITRE III

## L'ARTILLERIE AUX PRISES AVEC LES CHARS ENNEMIS

### Percée allemande sur l'axe Saint-Fuscien - Essertaux dans la matinée du 5 Juin.

En abordant notre position avancée, les blindés allemands en ont cherché les fissures. « L'idée de manœuvre » devait tendre à l'encerclément du secteur Dury-bois Impérial par une double percée aux ailes de notre dispositif.

Devant notre aile gauche, la tentative de percée qui aurait permis aux chars de s'infiltrer dans la « vallée tortue » en partant du Petit-Léon pour aboutir à Hébecourt, échoua.

Sur notre aile droite, elle fut couronnée de succès. Par la vallée du Petit-Cagny, et le plateau à l'est de Saint-Fuscien, les blindés ennemis ont pénétré dans la profondeur de notre système défensif. Evitant les villages formant centres de résistance qui interceptent la route Amiens-Ailly-sur-Noye, ils vont s'efforcer d'atteindre l'arrière de nos positions en direction d'Essertaux. Chemin faisant, ils aborderont les batteries non incluses dans les points d'appui, ils en détruiront ou en neutraliseront un grand nombre ; ils mettront le trouble dans les trains de combat et les échelons d'artillerie.

*Au lever du jour des chars allemands s'infiltrèrent autour de Rumigny. Le combat s'engage avec nos batteries. — Vers 5 heures, le capitaine Varille du 2<sup>e</sup> groupe du 351<sup>e</sup> R. A. dont la batterie est au sud-ouest de Rumigny, aperçut derrière le village, quatre chars qu'il crut être français, mais au même instant, le commandant du groupe lui communiqua par téléphone un renseignement qu'il venait de recevoir et d'après lequel des chars ennemis auraient pénétré dans nos lignes par la vallée du Petit-Cagny. Les chars aperçus seraient donc des chars allemands. Il importait de les identifier au plus vite avec certitude. L'aspirant Altari*

fut chargé de cette mission. Il partit pour l'accomplir, mais revint presque aussitôt, se sentant menacé par des engins blindés qui avançaient vers la batterie pour la prendre à revers. Déjà ils ouvrent le feu.

Avec un remarquable sang-froid, le capitaine Varille fait faire demi-tour à ses pièces et commande un tir à volonté. Les chars sont à environ 400 mètres ; ils approchent rapidement. Le premier coup est court, mais au deuxième obus, les engins ennemis reculent et s'enfuient. L'un d'eux est touché ; il reste en panne quelques centaines de mètres plus loin.

La batterie, dégagée provisoirement, peut répondre aux missions dont elle est chargée, mais une heure plus tard, un char est aperçu à nouveau au-delà de la route Rumigny-Grattepanche. Il envoie quelques obus qui sifflent autour des pièces. La 1<sup>re</sup> section, qui est prête à tirer, répond par un premier coup un peu court. Au second coup, on voit de la fumée sortir de la tourelle du char. « Tirez, tirez encore... feu, feu... » commande le capitaine. Les deux pièces de la section tirent ensemble. Les obus percutent sur le char qui s'environne de flammes. Un autre char s'enfuit vers le Petit-Cagny. C'est le seul qui échappera car le quatrième a été détruit par une batterie de 75. Il flambe aux abords de Grattepanche.

Dès le début de l'attaque, quelques engins blindés se sont infiltrés également aux lièbres sud du bois Impérial où ils ont surgi devant le premier groupe du 306<sup>e</sup>. La 1<sup>re</sup> batterie attaquée par derrière a eu cinq blessés dont deux officiers ; une pièce a été détruite. Plus heureuse, la 3<sup>e</sup> batterie a mis un char hors de combat et a fait faire demi-tour à cinq autres engins blindés.

Dans la région Rumigny-bois Impérial, le danger semble donc conjuré. Le 1<sup>er</sup> groupe du 306<sup>e</sup> va pouvoir effectuer les nombreux tirs qui lui seront demandés, mais depuis l'aube nos observatoires signalent d'importantes colonnes de chars au-delà de Sains-en-Amiénois.

Contournant Saint-Fuscien par l'Est, les chars ennemis sont descendus dans le ravin, entre Bon-Air et Sains. Ils détruisent deux batteries du 306<sup>e</sup>. — Vers 4 heures, de l'observatoire du 2<sup>e</sup> groupe du 306<sup>e</sup> installé dans un belvédère<sup>1</sup>, au sud de Sains-en-Amiénois, le lieutenant Kholer a aperçu un rassemblement de véhicules à l'est de Saint-Fuscien. Le commandant du groupe, le chef d'escadron Junin aussitôt alerté, reconnut qu'il s'agissait de chars s'avancant en colonne par quatre.

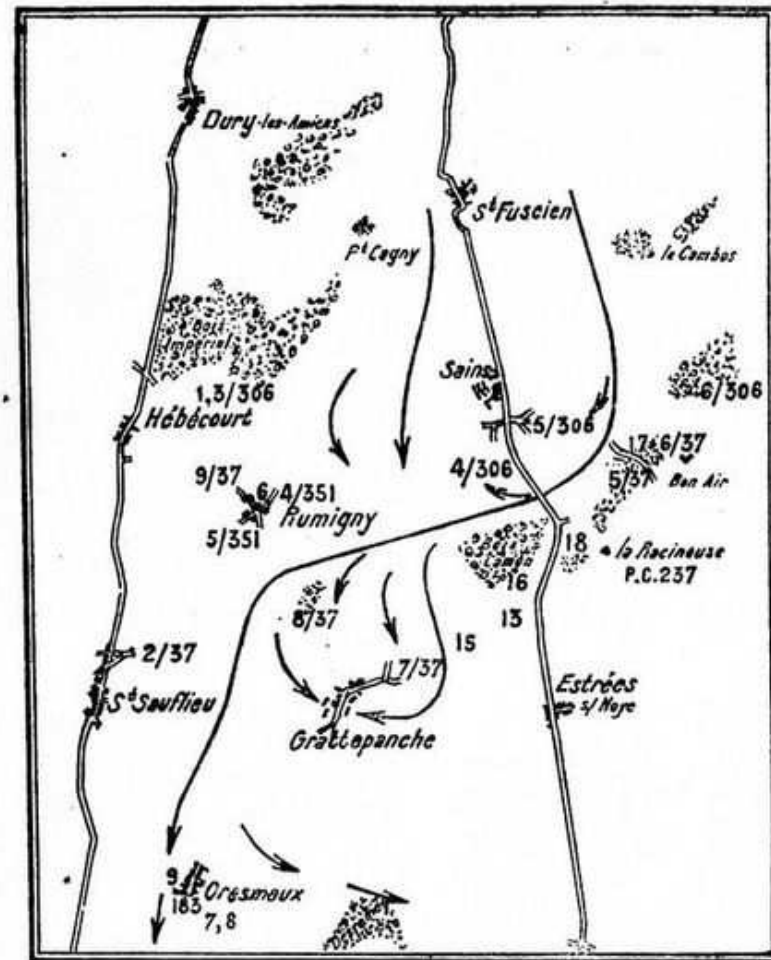
La 4<sup>e</sup> batterie du 306<sup>e</sup>, en position au sud de Sains-en-Amiénois, exécute immédiatement un tir à 2.400 mètres qui fut réglé par le lieutenant Kholer. Une douzaine d'engins parurent s'immobiliser, certains environnés de fumée<sup>2</sup>.

Dans cette même région du champ de bataille, vers la même heure, des engins blindés ont attaqué la ferme du Cambos ; deux canons de 47 de la batterie de renforcement en position de part et d'autre de la ferme,

1. Propriété Bouquet-Vagnien.  
2. Documentation Provost.

entrant en action, auraient mis successivement onze chars hors de combat, mais les pièces furent détruites par l'ennemi.

Progressant, malgré leurs pertes, les chars s'engagèrent à l'est de



Emplacement des batteries françaises sur le trajet des chars allemands.

Sains-en-Amiénois, dans le ravin qui, de ce côté, entaille profondément le plateau et descend en direction de Boves. Les batteries du groupement du commandant Bouillar étaient en position sur les pentes de ce ravin ; 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> batteries du 37<sup>e</sup> dans les bois devant la ferme du Bon-Air, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> batteries du 306<sup>e</sup> au sud de Sains. Des observatoires du « Bon-

Air », les chars furent aperçus, dès que la nappe des fumigènes se fut dissipée. Au nombre d'une cinquantaine, ils étaient immobiles et ne manifestaient aucun signe d'hostilité. Les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> batteries du 37<sup>e</sup> se mirent en surveillance sur eux.

Quelques minutes plus tard, les chars reprenant leur marche, furent canonnés par nos batteries. La lutte immédiatement devint sévère. Les chars ripostèrent. Leurs canons et mitrailleuses infligèrent des pertes aux pelotons de pièce qui continuèrent cependant à tirer sans interruption.

Après dix minutes de combat, la 5<sup>e</sup> batterie rendit compte que cinq chars étaient atteints ; l'un d'eux brûlait, deux autres étaient renversés dans une petite carrière, mais deux pièces étaient momentanément inutilisables (appareils de pointage ou volants démolis ou faussés).

La 6<sup>e</sup> batterie avait tiré pendant cinq minutes avant de recevoir la riposte ennemie. Celle-ci fut très violente, et mit hors de combat tout l'effectif de la 1<sup>re</sup> pièce et deux hommes de la 3<sup>e</sup> pièce. Pour continuer la lutte, le sous-lieutenant Joba amena à la 1<sup>re</sup> pièce les servants de la 4<sup>e</sup> dont l'emplacement ne permettait pas de tirer sur les chars ; presque aussitôt, le chef de pièce et un servant furent tués, et tous les autres blessés. Au cours de l'action, cinq chars furent atteints et immobilisés par cette batterie.

Après ce bref engagement, les engins blindés ennemis se sont éloignés vers le Sud-Ouest. Cependant, une forte colonne de chars est montée vers Sains-en-Amiénois. De son belvédère, le commandant Junin du 306<sup>e</sup> l'a aperçue, se dirigeant vers sa 5<sup>e</sup> batterie, dont les pièces sont en position au sud-est du village, à droite et à gauche du chemin qui conduit à Boves. Il a averti aussitôt par téléphone le capitaine Dehaye commandant de la batterie menacée. Les hommes, alertés par le lieutenant Lespès, se sont précipités à leurs postes de combat avec un ensemble parfait. La 1<sup>re</sup> pièce, à droite du chemin, sous un pommier, est munie d'une plateforme Arbel qui facilite le tir contre les chars. C'est elle qui, la première, va avoir les engins ennemis dans son champ de tir.

Après quelques minutes d'attente, un char émerge lentement du pli de terrain derrière lequel la batterie est en position. Le maréchal des logis Trolliet, chef de la première pièce, commande la manœuvre, comme sur le polygone, avec un calme imperturbable. Il n'omet aucune des prescriptions réglementaires<sup>1</sup>.

1. Ces détails sont empruntés au livre du lieutenant Lespès, *Corps à corps avec les blindés* (Flon, éditeur, Paris, 1945).

À cet instant de son récit pathétique, le lieutenant Lespès a rendu hommage à ses hommes en des termes qui méritent d'être rappelés textuellement : « Après exécution de la manœuvre, les hommes se remettent au garde à vous. Ces réservistes, ces pères de famille (l'un d'eux a trois enfants), obéissent avec la même sobriété de gestes et la même vivacité que les hommes d'active longuement éduqués. On lit dans leurs yeux la gravité d'hommes qui ont vécu, qui connaissent les risques et dont l'abnégation est parfaitement consciente. » Et le lieutenant Lespès ajoute : « Je me tiens à gauche, à hauteur du bouclier pour ne pas gêner le service de la pièce, et je ne dis pas un mot. »

Le premier coup (hausse 500) est court. Le char riposte. Il exécute un tir à balles traçantes qui incendie les meules avoisinantes. La pièce de 75 continue de tirer. Le quatrième coup est au but. D'autres chars apparaissent ; l'un d'eux est atteint, il flambe. Ce sont des chars de vingt tonnes armés d'un canon et d'une mitrailleuse. La batterie reçoit non seulement des balles et des obus de petit calibre, mais aussi des 105. Le pointeur, le tireur et les deux pourvoyeurs de la première pièce sont mis hors de combat.

Le lieutenant Lespès se porte alors à la 2<sup>e</sup> pièce. Il active les servants et fait ouvrir le feu ; la troisième pièce entre aussi en action. Plusieurs chars sont atteints. Le combat arrive à son point culminant. Autour de la batterie, toutes les meules brûlent. Le dépôt de munitions de la 3<sup>e</sup> pièce prend feu, des flammes vertes jaillissent et s'élèvent à quatre mètres de hauteur. Sur la droite, un hangar n'est plus qu'un brasier. Seule, la 4<sup>e</sup> pièce reste en état de tirer.

En face de la batterie, les chars sont arrêtés, serrés les uns contre les autres, tenus en respect par ce 75 qui refuse de s'avouer vaincu. On pourrait croire que la lutte va tourner à son avantage, lorsque débouche par le travers un char de fort tonnage. Impossible de tourner la pièce en temps utile..., il faut cesser le combat.

Quelques instants plus tard, le lieutenant Lespès est à Sains-en-Amiénois avec trois de ses hommes ; ils réussissent à rejoindre la 4<sup>e</sup> batterie, mais c'est aussitôt une nouvelle bagarre. Dix chars surgissent devant les pièces qui ouvrent le feu, sous le commandement du capitaine Jacquin. Plusieurs chars sont atteints. Malgré cette héroïque résistance, une dizaine d'engins blindés parviennent jusqu'à la batterie et l'anéantissent. L'ordre de repli ayant été donné, les hommes ont pu, presque tous, se dégager à temps ; la plupart des blessés ont été emmenés, et les chars n'entreprendront pas la poursuite systématique des artilleurs en fuite ; ils s'attarderont à écraser les roues des canons avec leurs chenilles, puis rejoindront le gros de la colonne blindée.

*Mitrillant et canonnant au passage les batteries de 155 du groupement d'action d'ensemble, les chars défilent devant le bois Canon.* — La tête de colonne des engins blindés était parvenue devant la 18<sup>e</sup> batterie du 237<sup>e</sup> dès le lever du jour. Le lieutenant Guette, commandant de cette batterie, a décrit dans ses notes personnelles l'impressionnante apparition de cette masse de chars : « A l'aube, une brise légère entraîne la fumée ; la crête de Sains se dessine dans l'aurore ; quelques secondes après, les chars apparaissent, perçus d'abord par les lueurs de leurs canons, puis par leur masse qui se détache sur le ciel. Des coups arrivent à la batterie, qui ne semble pas visée méthodiquement. Nous ne réagissons pas, l'ordre ayant été donné de ne pas tirer sur ces engins, sauf à la dernière extrémité, compte tenu de leur trop grande mobilité par rapport à nos canons dont le tir est au surplus trop courbe et trop lent. Les chars déployés se concentrent pour franchir, en un moindre

talus, le petit chemin creux passant à 200 mètres à l'est de notre batterie ; on a l'impression qu'avec un 75, on ferait mouche à tout coup en tapant dans le tas. Les chars se rapprochent à 500 mètres et s'orientent alors nettement vers l'Ouest pour contourner Sains, nous gratifiant au passage de rafales de mitrailleuse et de coups de canon, en dépit desquels les hommes s'enhardissent, un par un, à mettre le nez dehors pour regarder passer cette caravane... La vague a mis 15 à 20 minutes pour défiler et disparaître. En examinant les alentours, nous remarquons un char arrêté au carrefour de la grand'route, à deux cents mètres de la batterie. Des hommes sont sortis qui parlent à haute voix et agitent des signaux blancs, mais impossible de distinguer s'ils sont français ou allemands. »

D'autres chars se sont arrêtés à l'ouest de la grand'route devant la 16<sup>e</sup> batterie, et là aussi, des hommes sont descendus. Le lieutenant Picq, dont l'attention a été attirée, depuis un moment, par le bruit métallique des chenilles, a alerté aussitôt ses artilleurs. Ils exécutent un tir au mousqueton. Le lieutenant Picq fait le coup de feu, mais la réponse allemande ne tarde pas. Un projectile frappe le mousqueton que le lieutenant Picq tient en main ; l'arme vole en morceaux ; la plaque de couche, violemment projetée, blesse sérieusement au bras droit le sous-lieutenant Rat, qui se trouvait à côté du lieutenant qui est, lui-même légèrement blessé.

Après cette escarmouche, les chars repartent et disparaissent laissant des hommes derrière des buissons et des arbustes. L'un d'eux vient longer la lisière du petit bois où se trouve la 16<sup>e</sup> batterie. Le brigadier mitrailleur Dechmârdin, le tue à bout portant d'un coup de revolver.

Nettement orientée vers l'Ouest, la colonne de chars passe devant la 15<sup>e</sup> batterie, qui est sur la gauche de la 16<sup>e</sup>, elle la mitraille et la canonne. Un tir à vue est exécuté par les 155 sur cinq chars qui s'acharnent particulièrement sur la batterie ; tir trop court, puis trop long. La position devient intenable, les servants s'abritent dans des trous, quelques-uns se replient momentanément à courte distance.

La 13<sup>e</sup> batterie, un peu en arrière, sera épargnée par ce premier passage d'engins blindés. Tous convergent vers Grattepanche.

